

An impressionist painting of a lake scene. The sky is a mix of light blue and white, with dark, textured brushstrokes representing clouds or shadows. The water is a pale, shimmering grey-blue. The foreground and middle ground are dominated by dark, textured green and brown brushstrokes, suggesting dense foliage and trees. The overall style is characteristic of Impressionism, with visible, expressive brushwork.

J.-H. Rosny

# NOMAI

AMOURS LACUSTRES

Nouvelle

1897

*édité par la  
bibliothèque numérique romande  
[ebooks-bnr.com](http://ebooks-bnr.com)*

---

## Table des matières

---

I .....	3
II .....	4
III .....	7
IV .....	11
V .....	15
VI .....	18
VII .....	20
Ce livre numérique.....	22

*À Paul Gallimard.*

# I

Aux temps où les hommes vivaient sur les lacs, dans les cavernes et les habitations souterraines. La jeune Égypte ne bégaïait pas encore ses hiéroglyphes. La Bête était terrible, l'Élément obscur, formidable et fatal, et tous les météores semblaient la colère, la vengeance ou la férocité d'êtres impénétrables.

Alors vivait, sur le lac du Sang, la tribu des Fils du Loup. Et cette tribu était puissante par la force de ses mâles et par leur cruauté. Elle n'avait aucune morale douce. La vertu était d'autant plus belle qu'elle était meurtrière. Le pardon des injures était un crime ; la sympathie pour l'étranger, une forfaiture ; la pitié envers les vaincus n'était pas même prévue parmi les choses mauvaises, car on n'en connaissait point d'exemple.

La famille existait. Le père seul y était une personne humaine – et les fils, pour se libérer, quittaient la demeure ou recouraient à la force sanglante. Les filles étaient vendues, et dès lors esclaves sans appel, dont la destruction ne devait susciter ni une vengeance, ni même une colère. Mais les ventes, par le conflit de la luxure et de la cupidité, engendraient le meurtre.

Et les hommes n'avaient point encore, à l'exemple des oiseaux, appris le baiser ; il n'y avait d'amour que celui qui, sauvage et rapide, a suffi pendant les millénaires à perpétuer les générations des hommes.

## II

Or, un matin d'été, les feuilles étant jeunes encore, les filles du lac Sanglant se baignaient dans les eaux tièdes. Et les guerriers les regardaient du rivage. Car c'était la façon de les mettre aux enchères. Cette race était belle. On apercevait, parmi les adolescentes, la forme ancestrale des divines Hellènes ou des Iraniennes aux grands cheveux.

Les hommes, armés de la massue de chêne ou de la lance à pointe de silex, choisissaient leurs épouses selon la force, l'embonpoint et la rançon. À mesure, on appelait la baigneuse, et l'acheteur, éprouvant son épaule, sa croupe et la fermeté de sa hanche, l'emmenait ainsi qu'un bœuf des tourbières ou un bouquetin des montagnes.

Parmi toutes brillait Nomaï, la fille du grand chef lacustre. Les guerriers admiraient sa taille flexible et forte, sa poitrine aux coupes rondes et l'agile vigueur de ses mouvements.

Mais la douceur magnifique de son regard, la courbe fine et fière de sa joue, la grâce magique de son sourire étaient faites pour l'admiration des hommes qui ne devaient naître qu'aux siècles futurs.

Elle traversa deux fois la distance du village à la rive, puis elle apparut debout, la hanche couverte d'une étoffe de fibres, sur un îlot noir, à l'ombre d'un frêne. Et le chef la contemplait avec orgueil, tel un guerrier qui a taillé une hache redoutable ou

un arc de longue portée. Près de lui se tenait Rochs, le chef des jeunes hommes qui-précèdent-à-la-guerre – et qui gardait trente crânes d'ennemis dans sa maison. Couvert d'un poil rouge, sa taille était géante, sa main prompte à l'homicide et lourde comme un marteau. Et soudain, voyant Nomaï debout sur l'îlot noir, il cessa le marchandage avec le chef des chefs, et cria d'une voix forte :

— Qu'il soit fait à ta volonté, Zamm fils de Wor, tu auras l'ambre, les lances et les pierres gravées qui domptent les volontés invisibles...

À ces mots, un guerrier qui se dressait parmi les roseaux laissa retomber ses bras et devint pâle. Ses yeux ne s'étaient point détournés de Nomaï.

Et seul parmi tous ces hommes fauves, il avait le pressentiment de la grâce d'un visage et de contours harmonieux, seul il aimait la lumière variable des beaux yeux de la vierge, son sourire où se mariaient les impressions fugitives et ces gestes charmants qui renouvellent le rythme des lignes.

Ce n'était point un guerrier estimé. Il ne goûtait pas le meurtre et ne se montrait guère âpre à la vengeance. Et il s'abandonnait à la méditation, que les Fils du Loup estimaient lâche, honteuse et sournoise. Les prêtres seuls y avaient droit, parce qu'ils l'entremêlaient de menaces, de sang, de fêtes brutales et de chants terribles. Mais ils n'admettaient dans leurs rangs que des hommes rusés, capables de maintenir par la malice le pouvoir de l'intelligence. Car ils savaient la douceur impossible, et la pitié dangereuse : la force guerrière n'y aurait eu aucun égard.

Amreh percevait sa faiblesse. Il en concevait de l'inquiétude, de la tristesse et même de la honte. Il avait lutté contre soi-même, s'était mêlé, par devoir, à des fêtes sangui- naires et avait exercé la vengeance sur des ennemis sauvages. Mais il ne prenait plaisir qu'à la vie rôdeuse, aux travaux ingé-

nieux et à des réflexions naïves sur les choses étonnantes qui environnent la vie de l'homme. Il niait intérieurement beaucoup de choses qu'affirmaient les prêtres. Ainsi, il ne croyait pas que la foudre fût la voix du dieu des airs, mais plutôt un feu que les nuages allaient prendre sur les montagnes volcaniques.

Il lui semblait aussi que les dieux devaient préférer la chair des animaux à celle des hommes et la pierre d'ambre au sang chaud.

C'était encore sa pensée que l'eau avait été faite par la lumière, puisqu'elle reproduit l'image des choses. Enfin, il se persuadait que les tribus lacustres ne descendaient pas du Loup, mais plutôt du mélange de l'Ours et du Cheval.

Il n'avouait aucune de ces opinions singulières ; il savait qu'il serait immédiatement mis à mort s'il les faisait connaître. Toutefois, il tirait quelque orgueil de les avoir conçues.

Il aimait Nomaï, et de cet amour il ne connaissait que la puissance. Il ignorait que le désir germait, en son âme, d'être aimé en retour. Une telle chose lui eût paru plus extraordinaire que toutes ses autres sensations, comme s'il avait prétendu être aimé par ses armes, par le fruit cueilli au bord du lac ou par le feu qu'il allumait sur le foyer de pierre. Et il ne rêvait que d'acheter la fille du chef, ou de l'enlever par la force et la ruse vers les montagnes voisines.

### III

Quand il entendit Rochs conclure le marché avec Zamm, il se sentit plein d'épouvante et de rage. Il exécrait le chef des jeunes hommes, et c'était sa seule haine véritable. Moins fort et moins habile au maniement de la lance, il s'exerçait à l'arc, persuadé qu'il ne pourrait éviter un conflit avec le compagnon impitoyable.

Et il s'effaçait de la présence de Rochs pour éviter une injure trop cruelle...

Cependant, Zamm avait répondu :

— Je veux aussi deux cornes de peinture de guerre et ton grand arc de frêne.

Rochs hésita, car il trouvait déjà la fille bien coûteuse. Mais, la regardant encore, debout sur l'îlot noir, il répondit :

— Je le veux !

Le chef lacustre mit son bâton de commandement sur l'épaule de l'autre, en signe que le marché était irrévocable. Mais Nomaï, ayant aperçu le geste, exerça son droit de fille de chef ; elle clama :

— Je ne veux pas appartenir à Rochs !

Ces refus étaient rares, suscités par la crainte d'un maître trop dur et non par une raison, inadmissible chez la femme, de préférence.

Zamm et Rochs lui jetèrent un regard sauvage, de dédain, de surprise et de colère.

Le vieux chef, se contraignant au calme, interrogea son compagnon :

— Consens-tu à l'épreuve de la nage ?

Dans cette épreuve, la jeune fille recevait dix coudées d'avance. Elle pouvait récuser l'homme s'il n'avait point rattrapé cette distance sur l'espace qui s'étendait de la pointe d'un petit promontoire jusqu'à l'extrémité orientale du village lacustre.

— J'y consens ! fit dédaigneusement Rochs.

Et son visage montra qu'il n'oublierait point cette injure.

Cependant Amreh s'était avancé vers le promontoire. L'action de Nomai l'étonnait autant que les autres. Elle le remplissait de ravissement. La sensation obscure qu'il avait de la « préférence » chez la femme lui devint presque intelligible. Il regarda, avec des yeux de feu, la belle fille qui rejoignait lentement le rivage.

Elle se jouait dans l'onde ainsi qu'une déesse des abîmes ; sa blanche épaule jetait un rai de lune dans l'eau bleue, tandis que sa grande chevelure flottait derrière elle comme une algue merveilleuse.

Elle aborda.

D'un bon léger, surgissant des roseaux, elle vint devant Amreh.

Arrêtée, dans une pose de jeune biche prête à la fuite, elle tendit vers le guerrier la jeunesse de ses yeux et de son visage.



Il comprit, confusément, qu'elle invoquait son aide, et qu'elle n'aurait point réclamé l'épreuve de la nage contre lui. Plus inexprimable encore, mais avec une ardeur invincible, il eut l'impression qu'il obéirait en esclave à Nomaï, qu'il trahirait les dieux, les hommes, et qu'il s'exilerait des eaux natales, pour qu'elle reposât volontairement contre sa poitrine. Et sur le vieux drame sauvage des Cavernes, sur la convoitise luxurieuse, mais *solitaire*, des Fils du Loup, s'élevait, dans cette âme, un des premiers drames psychiques de l'humanité, où le désir de posséder la femme s'accrut du désir d'être possédé par elle. Et c'était aussi l'aube des temps où, près du crime commis « pour la femme », naîtrait le crime accordé « à la femme ».

Nomaï détacha lentement son regard de celui d'Amreh. Elle courut à la pointe du promontoire, puis abaissant ses bras vers le lac :

— Ô Reine des Gouffres, toi qui fis sortir les femmes de la terre trempée dans l'eau, je te tisserai dix tuniques si tu me donnes la force et la vitesse !

Sa voix étonnait Amreh, par son ardeur sombre et sa mélodie, tandis que Rochs, inquiet, conjurait la prière :

— Père, qui tiras les hommes du rocher, je tuerai pour toi deux captifs et je t'offrirai leurs cœurs si tu refuses la force et la vitesse à cette fille.

Alors Nomaï bondit dans les flots, jusqu'à la distance de dix coudées. Rochs, au signal du chef lacustre, la suivit.

Elle nageait mieux qu'aucune autre fille des eaux, souple autant que la truite ou l'ombre-chevalier. Lui, fendait l'onde à grands gestes. Leur vitesse apparut égale. Rochs ne gagnait point de terrain sur la vierge énergique. Et Amreh, haletant d'espérance, les baigneuses et les guerriers passionnés pour la lutte, le vieux chef lacustre craignant de perdre la dot éclatante regardaient s'éloigner les antagonistes.

Déjà Nomai n'était plus qu'à cent coudées du but, lorsqu'une poutre, détachées des pilotis, vint la frapper à l'épaule.

Surprise, elle eut un arrêt. Puis, malgré la douleur, elle reprit la lutte. Mais Rochs donnait tout son effort. D'un mouvement farouche, avec une clameur sauvage, élané sur la vague, il s'empara de la vierge charmante.

Les guerriers, toujours du parti vainqueur, hurlaient l'éloge de Rochs, le chef lacustre se réjouissait à la pensée de l'ambre, des armes et des plaques magiques, tandis que, sombre, l'âme pleine de meurtre, Amreh baissait la tête et s'appuyait contre un arbre.

Cependant, Nomai s'était dégagée de l'étreinte. Elle gagna le village, elle se dressa, resplendissante, sur l'estacade. Tournée vers Rochs, bravant le Destin et la Victoire :

— Je ne courberai pas la tête devant toi ! cria-t-elle.

Le rire du jeune chef courut sur les eaux :

— Quand tu auras les ailes de l'aigle ou les pieds du bouquetin, au soleil levant je t'emmènerai dans ma demeure.

Elle ne répondit pas. Elle parut accablée. Son visage se tourna vers l'arbre où se tenait Amreh. Et le guerrier sentait une espérance bouillonner à travers sa tristesse, comme l'eau des sources à travers le roc dur.

## IV

C'était la nuit. Amreh veillait dans sa hutte. Plusieurs fois, il avait rôdé auprès de la grande demeure de Zamm, mais les chiens à tête de loup hurlaient tous ensemble lorsqu'il tentait de franchir la palissade. Car Zamm vivait dans le village comme s'il eût campé parmi des bêtes mangeuses d'hommes.

Amreh écoutait la voix fraîche du lac, la plainte de la brise s'élevant par intermittence, et les passages d'ailes et de bestioles légères.

Un glissement le fait tressaillir ; il voit une ombre paraître dans le cadre de sa porte ; une voix basse murmure :

— Veilles-tu, Amreh ?

Il reconnut la voix et le mouvement. Son cœur s'éleva comme une tempête. Et il répondit :

— Je veille, fille de Zamm !

Il s'était levé. Il tremblait de tous ses membres. Elle reprit à voix basse, faisant un pas dans la hutte :

— Ferme cette porte.

Il rabattit une claie grossière et la couvrit d'une fourrure. Alors, Nomaï prit dans sa tunique une de ces pierres phosphorescentes que les Fils du Loup tiraient de la montagne et dont ils s'éclairaient par les nuits obscures. Celle-ci était grande. Elle je-

ta une lueur bleue sur la fille du chef. Amreh vit ses yeux étincelants et la douceur de son visage.

Elle dit encore :

— Je suis venue. Car je ne veux pas appartenir à Rochs !

Elle posa son regard sur celui du jeune lacustre.

Il conçut, ce qu'il était seul parmi ceux de sa race capable de concevoir — (et il le conçut alors clairement) : le pouvoir de la femme.

Tout brûlé de la magique ardeur de se donner au lieu de prendre, la servitude passa de son âme sur sa face :

— Tu ne veux pas appartenir à Rochs ? fit-il d'une voix faible.

— Non ! je veux appartenir à toi !

Il poussa un profond soupir ; sa joie était telle qu'il chancelait. Et il cherchait un mot que les hommes n'avaient pas encore créé pour les femmes et qu'il ne trouvait point.

Il répondit enfin :

— Et moi aussi je veux t'appartenir.

Il s'était rapproché, il la saisit entre ses bras avec douceur. Ils demeuraient dans une palpitation de tendresse. C'était pour l'un et l'autre un prodige, un événement de légende, d'une légende que les conteurs de la tribu n'avaient point chantée. Elle se dégagea la première :

— Demain au soleil levant Rochs doit me réclamer... Comment feras-tu pour me reprendre ?

— Je n'ai point de richesses, fit-il... Ne veux-tu pas fuir au loin du lac ?

Il ne songeait pas à combattre, non par crainte, mais par la certitude d'être vaincu, et que Nomaï serait plus sûrement esclave. Elle comprit cela aussi bien que s'il l'eût dit à voix haute :

— Non, fit-elle, je ne veux pas m'enfuir loin du lac. Nous serions ressaisis par les Fils du Loup, captifs chez les hommes des Cavernes ou chassés par ceux qui vivent sur les arbres, aux forêts de l'Orient.

L'énergie voluptueuse de sa parole laissait Amreh sans résistance. Il repartit :

— Que veux-tu faire, fille de Zamm ? Ce que tu voudras, je le voudrai.

Elle dit, sauvage et douce :

— Il faut ôter le souffle à Rochs ! Sa vie est sur notre vie. Elle nous écrase comme la pierre à moudre écrase le grain. Et nous ne pourrons respirer tant que battra son cœur.

— Je n'ai point peur de mourir. Je combattrai Rochs. Mais ses armes sont meilleures que les miennes. Il est plus habile à s'en servir. Je périrai, et tu seras sa prisonnière.

Elle, mettant sa main contre la poitrine d'Amreh :

— Il ne faut pas le combattre, mais le tuer par la ruse. Il n'a pas de parent mâle, hors le père de son père, qui est plus semblable à un vieux frêne qu'à un homme. Ses frères ont péri dans la lutte contre ceux de la montagne. Son père a été dévoré par les abîmes. Personne ne réclamera le prix du sang. Nous nous emparerons de ses richesses et nous les partagerons avec Zamm.

Amreh ne fit aucune résistance contre l'acte même.

— Les chiens rouges le gardent. Si nous touchons à sa palissade, ils gronderont. Et leur secours rendra Rochs invincible.

Elle répondit d'une voix sombre :

— Ils ne gronderont plus ! La chair que je leur ai jetée, avant de venir te rejoindre, a détruit leur souffle... Et voici. Je frapperai à la maison de Rochs, et je l'appellerai. Il reconnaîtra ma voix, il sortira. Car il est possédé de mon image. Il voudra me prendre contre lui, et je lui tiendrai les mains. Toi, tu viendras par-derrière pour lui fendre le crâne !

La vision de ce meurtre, partagé avec elle, remplit Amreh d'un délire délicieux et tendre.

Il la regarda, à la lueur de la pierre bleue, comme il eût pu regarder une déesse. Et il la reprit, contre son sein avec un soupir d'extase :

— Va ! fille de Zamm... je ferai selon ta parole et je te délivrerai.

Elle dit :

— Prends tes armes.

Il choisit sa hache la meilleure, une lance acérée.

Nomaï leva silencieusement la claie et la fourrure qui fermaient la hutte. La chair noire de la nuit, les petites pierres étincelantes des étoiles se répétaient tremblantes dans le lac. C'était l'heure où le sommeil de l'homme est pesant. Les chiens même goûtaient un repos plus tranquille.

D'ailleurs, ils ne donnaient de la voix que si l'on se heurtait aux palissades, ou si l'étranger et la bête carnivore paraissaient sur le lac.

## V

Amreh et Nomaï marchèrent silencieusement sur les chemins de madriers et de pierres. Leur âme était résolue. Ils allaient à leur acte comme le rocher roule dans le gouffre. Et ils ne s'arrêtaient que pour écouter les bruits vagues, qui auraient pu être le mouvement d'un homme. Mais ils reconnaissaient vite le passage d'une effraie, le pas d'une martre ou la fuite d'un rat d'eau.

Ils vinrent près de la maison de Rochs.

Massive, aussi grande que celle de Zamm, la lumière des étoiles en tirait un reflet grisâtre. Elle était environnée d'une haute palissade de pieux et d'arbustes : nul ne pouvait y toucher sans éveiller la fureur des chiens rouges.

Mais lorsque Nomaï y porta la main, le silence persista sur le village. Elle dit tout bas :

— Tu vois, la chair maudite était sûre, leur souffle est parti. C'est pourquoi, franchissons la palissade.

Tous deux étaient lestes, souples, habiles à ne point déceler leur présence. Ils se trouvèrent près de la porte.

Amreh se dissimula parmi des branchages.

Alors Nomaï frappa du poing contre la porte.

La voix terrible de Rochs s'éleva dans le silence :

— Malheur à ceux qui troublent mon sommeil... La mort est déjà sur leurs poitrines !

Nomaï repartit avec douceur :

— Je suis venue !

Rochs, étonné, demanda :

— Pourquoi es-tu venue ?

— J'ai reconnu ta puissance. Pour que tu ne me frappes pas au lever du soleil, voici ton esclave.

Il poussa un rire de triomphe, que le soupçon et l'inquiétude interrompirent :

— Mes chiens n'ont pas hurlé...

Mais la jeune lacustre tenait sa réponse prête :

— Ils m'auraient dévorée, si je ne leur avais dit la parole magique du dieu des loups... ils ne s'éveilleront qu'avec le jour.

Rochs souleva la fourrure de sa porte. Ses yeux perçants sondèrent la nuit. Mais il ne vit que les corps étendus des chiens et la forme de Nomaï.

La chair gonflée de désir, ivre d'audace, et toujours vainqueur, il n'imagina point qu'aucun guerrier de la tribu osât se lever contre lui, et moins encore qu'une femme pût guider la volonté d'un homme.

Seul, le silence des chiens l'avait troublé. Mais il croyait aux paroles magiques.

Il prit seulement une lance, leva soudain la claie, et parut devant la jeune fille. Et il dit, presque avec douceur :

— Tu es venue !



Déjà le désir avançait ses bras formidables. Il tira la vierge vers sa poitrine. Elle, jetant ses mains autour des épaules de Rochs, et s'attachant avec désespoir, cria :

— Frappe !

Amreh sortit de l'ombre. Sa hache luisit faiblement en s'élevant. Elle s'abattit comme un marteau.

Rochs poussa un cri pareil au hurlement des urus d'hiver. Il tomba sur un genou, puis se releva, en brandissant sa lance. Et il semblait encore dans sa force.

Mais un deuxième coup de hache entra dans son épaule ; un troisième trancha sa figure. Alors il s'écroula sur le sol avec un bruit lourd :

— Atteins son cœur ! dit Nomaï. Sa vie est notre mort.

Amreh fouilla, du bout de sa lance, dans l'ombre, et quand il atteignit le cœur, le cri de la mort retentit sur le village lacustre, parmi les hurlements des chiens farouches.

## VI

Les hommes et les femmes se levèrent et coururent vers la demeure de Rochs. Et Nomaï se cacha parmi la multitude, tandis qu'Amreh criait :

— La mort était déclarée entre Rochs et moi. L'un de nous devait périr. Les dieux m'ont donné la force. Malheur à qui s'élèvera contre moi !

Nul ne pensait à s'élever contre lui, mais plutôt à l'admirer et à le craindre. Et le guerrier dit encore :

— Je prendrai sa demeure, ses armes et ses trésors, comme il a été dit par nos ancêtres. Et j'achèterai Nomaï, fille de Zamm, en payant une rançon double.

Et Zamm éleva la voix à son tour :

— Cela est bien. Que celui qui a vaincu son ennemi prenne sa place ! Tu emmèneras la fille au soleil levant.

Tous crièrent :

— Cela est bien !

Le chef des prêtres, qui n'avait pas voulu initier Amreh, par crainte de sa douceur, s'avança :

— Les dieux ont dit ! Prends possession, Amreh, de la maison de Rochs... Toutefois tu payeras un tribut au dieu des nuées...

— J’y consens, fit Amreh.

Et sur le signe du prêtre, on le laissa solitaire.

Sa joie était vaste comme le lac et les montagnes. Il y avait en lui une adoration confuse et merveilleuse. Il soupirait vers Nomaï comme la terre sèche vers la pluie.

Il lui était aussi doux d’avoir obéi à la femme que d’avoir triomphé. Il sentait confusément que son meurtre était une action plus haute que les meurtres des hommes de son temps, et moins cruelle. Un instinct de justice, de défense du faible et du pensif palpitait dans sa poitrine. Et son amour s’approfondissait de ces choses obscures.

Or, il ne pouvait dormir. Et il vit beaucoup d’étoiles glisser au fond du lac et beaucoup d’autres s’élever sur la montagne. Il pensait à la pierre bleue de Nomaï et se demandait si les étoiles ne lui étaient point comparables. Car elles se plongent dans les eaux et n’y perdent pas leur clarté.

L’aube argenta l’étendue. Les constellations se ternirent devant le crépuscule rouge ; elles s’enfuirent au soleil de cuivre. Il se fit un bruit d’oiseaux, et la brise se retourna sur les vagues.

Alors Amreh cria vers le Soleil :

— Œil du Feu, joie du monde, regard du dieu qui sécha la terre et lui donna des arbres, laisse-moi l’héritage de Rochs et la possession de Nomaï — je t’offrirai l’ambre, l’urus, le cheval et les béliers aux cornes longues !

## VII

Cependant, Zamm conduisait sa fille vers la demeure d'Amreh.

Elle portait autour du cou et des épaules un lien de cuir, en signe de servitude. Elle tenait à la main droite une pierre à broyer le grain. La fleur sagittaire, la flambe, la spirée étincelaient dans sa chevelure.

Et Zamm l'emmenait, au milieu des fils et des filles du Loup, tant qu'il aperçut Amreh. Il cria :

— Zamm, fils de Wor, n'a pas deux visages. Il t'apporte, selon qu'il a été dit, celle qui doit engendrer tes enfants ! C'est pourquoi songe toi-même à ta parole.

Amreh dit à son tour :

— Celui qui manque à sa promesse est, parmi les hommes, ainsi qu'un peuplier sans racines... Voici l'ambre, les lances, les pierres gravées qui domptent les volontés invisibles et les cornes de peinture.

Puis, montrant la multitude :

— Que tous ceux-ci soient témoins !

Zamm répondit, plein de joie :

— Cela est juste.

Et les assistants s'écrièrent :

— Nous avons vu !

Prenant sur sa poitrine une pierre de néphrite, le père fit ouvrir la bouche à Nomaï. Ensuite, d'un coup sûr, il lui cassa une dent longue, ainsi qu'il est ordonné. Le sang jaillit ; la jeune lacustre tendit elle-même, avec douceur, la dent brillante à son maître.

— Ainsi firent les fils du Loup depuis dix fois dix générations, dit Zamm.

Et donnant Nomaï :

— Je n'ai plus de fille !

Alors, selon la coutume, tous se retirèrent.

Amreh demeurait plein de trouble devant la jeune fille. Dans son âme amoureuse, se glissait la pitié, ainsi qu'une fleur subtile sur la terre humide.

Il lui fut dur que le sang jaillît de la bouche charmante de Nomaï. Et il trouva une parole si douce qu'aucun homme, depuis le commencement du monde, n'avait dit la pareille à une femme :

— Je voudrais, Nomaï, que mon sang coule et non le tien !

Elle se jeta vers lui, ardente de gratitude. Et, penché, il trempa sa bouche dans le sang qui coulait des lèvres rouges. Ce fut une impression étrange, dissolvante et délicieuse.

Leurs veines et leurs chairs semblaient confondues, et il leur vint, obscure, mais profonde, l'intuition de la future caresse de l'Amour, le pressentiment du Baiser.

# Ce livre numérique

a été édité par la

***bibliothèque numérique romande***

<https://ebooks-bnr.com>

**en octobre 2016.**

## — **Élaboration :**

Ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique : Sylvie, Françoise.

## — **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après J.-H. Rosny, *Nomai, Amours lacustres*, Paris, Borel, 1897. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Le Grand Salan*, a été prise par Laura Barr-Wells le 02.05.2012.

## — **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droits – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

## — **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois

être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).